

INSPIRATIONS MÉDITERRANÉENNES GABRIEL AUDISIO, JEAN GRENIER ET ALBERT CAMUS DANS LE SILLAGE DE PAUL VALÉRY

« Inspirations méditerranéennes » est le titre que Paul VALÉRY donna à la conférence qu'il prononça à l'Université des Annales le 24 novembre 1933, conférence qui fut ensuite publiée dans la revue *Conferencia* le 15 février 1934 puis intégrée dans *Variété III* en 1936. Le titre de VALÉRY a été repris, avec son accord, pour un recueil d'essais de Jean GRENIER, publié en 1940 et réédité en 1967. Ce titre aurait pu convenir aussi à la trilogie méditerranéenne de Gabriel AUDISIO qui s'ouvre avec *Jeunesse de la Méditerranée*, publié en 1935, se poursuit avec *Sel de la mer*, publié l'année suivante et se conclut avec *Ulysse ou l'intelligence* en 1945. Les références et les allusions à VALÉRY y sont nombreuses, souvent explicites, parfois plus secrètes, par exemple lorsque l'essayiste fait sien le salut aux îles de *La Jeune Parque*, « Divinités par la rose et le sel », pour célébrer le « collier des Baléares ¹ ». AUDISIO mentionne aussi GRENIER, aux côtés de GIONO, de BOSCO et de VESPER, comme un de ceux qui « nous restituent le Midi dans sa plus âpre vérité, accentuent les traits purs et durs ² ». CAMUS enfin fut l'élève de Jean GRENIER avant de devenir son ami et d'entretenir avec lui une riche correspondance. Il fut aussi, avec Gabriel AUDISIO, un des membres fondateurs de *Rivages, Revue de culture méditerranéenne*, que publie à partir de 1938 Edmond CHARLOT, autre élève de Jean GRENIER.

Il existe donc, entre ces écrivains qui appartiennent à des générations différentes, des liens étroits qui se tissent à partir d'une même foi en la puissance inspirante de la Méditerranée. Faute de temps, je n'évoquerai que trois aspects majeurs de cette conviction partagée : la fécondité intellectuelle des expériences sensibles procurées par la Méditerranée, les similitudes qui relient tous les points de l'espace méditerranéen, et la présence inspirante d'un passé toujours vivant.

1. Gabriel Audisio, « Collier des Baléares », *Jeunesse de la Méditerranée*, Paris, Gallimard, 1935 ; rééd. Marseille, Jeanne Laffitte, 2009, p. 193.

2. *Ibid.*, « Territoires de Marseille », p. 72.

I. « De la philosophie à l'état naissant ³ »

Il n'est pas exclu qu'Érik ORSENNA, lorsqu'il affirme : « La géographie vous façonne l'âme au moins autant que la génétique. C'est par le regard que votre forme vous est donnée ⁴ », se souvienne des paroles de VALÉRY sur le sujet, l'accent mis sur le regard et la présence du même verbe « façonner » suggérant un effet de réminiscence :

Mieux que toute lecture, mieux que les poètes, mieux que les philosophes, certains regards, sans pensée définie ni définissable, certains regards sur les purs éléments du jour, sur les objets les plus vastes, les plus simples, le plus puissamment simples et sensibles de notre sphère d'existence ; l'habitude qu'ils nous imposent de rapporter inconsciemment tout événement, tout être, toute expression, tout détail, — aux plus grandes choses visibles et aux plus stables, — nous façonnent, nous accoutument, nous induisent à ressentir sans effort et sans réflexion la véritable proportion de notre nature, à trouver en nous, sans difficulté, le passage à notre degré le plus élevé, qui est aussi le plus 'humain'. Nous possédons, en quelque sorte, une mesure de toutes choses et de nous-mêmes. La parole de PROTAGORAS, que *l'homme est la mesure des choses*, est une parole caractéristique, essentiellement méditerranéenne ⁵.

L'écho, assumé, s'en fait entendre dans la préface de Jean GRENIER :

Il existe pour chaque homme des lieux prédestinés au bonheur, des paysages où il peut s'épanouir et connaître, au-delà du simple plaisir de vivre, une joie qui ressemble à un ravissement, une de ces joies dont parle FLAUBERT : « J'ai entrevu quelquefois un état de l'âme supérieur à la vie, pour qui la gloire ne serait rien, et le bonheur même inutile. »

La Méditerranée peut inspirer un tel état de l'âme. Elle ne risque pas de jeter dans cette confusion de sentiments qui faisait voir aux Romantiques, dans les paysages, un aliment spirituel ou même une intuition du divin. Par les lignes et les formes qu'elle impose, elle rend la vérité inséparable du bonheur ; l'ivresse même de la lumière n'y fait qu'exalter l'esprit de contemplation. Ainsi, elle peut inspirer une métaphysique qui soit à égale distance du culte de l'Absolu et du culte de l'Action ⁶.

3. Paul Valéry, « Inspirations méditerranéennes » [1933], *Œuvres*, éd. J. Hytier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », I, 1957, p. 1993.

4. Érik Orsenna, *La Fontaine, une école buissonnière*, Paris, Stock/ FranceInter, 2017, p. 116-117.

5. Paul Valéry, « Inspirations méditerranéennes », *op. cit.*, p. 1092.

6. Jean Grenier, *Inspirations méditerranéennes* [1940], Paris, Gallimard, 1961, rééd. « L'Imaginaire », 1998, p. 13.

Dans ces lignes, GRENIER enrichit la réflexion valéryenne d'une dimension existentielle, encore plus manifeste dans l'essai au titre révélateur « Initiation à la Provence », qui souligne la différence entre ceux qui, comme VALÉRY, AUDISIO et CAMUS, sont nés dans l'espace méditerranéen et ceux qui, comme GRENIER, né en Bretagne, l'ont découvert plus tardivement, en une véritable rencontre amoureuse :

Il existe je ne sais quel composé de ciel, de terre et d'eau, variable avec chacun, qui fait notre climat. En approchant de lui, le pas devient moins lourd, le cœur s'épanouit. Il semble que la Nature silencieuse se mette tout d'un coup à chanter. Nous reconnaissons les choses. On parle du coup de foudre des amants, il est des paysages qui donnent des battements de cœur, des angoisses délicieuses, de longues voluptés. Il est des amitiés avec les pierres des quais, le clapotis de l'eau, la tiédeur des labours, les nuages du couchant.

Pour moi, ces paysages furent ceux de la Méditerranée ⁷.

VALÉRY, en revanche, abandonne rapidement le terrain de la confiance autobiographique pour une réflexion de portée plus générale sur les rapports entre la pensée et l'expérience sensible :

Demandez-vous un peu comment peut naître une pensée philosophique. Quant à moi, je ne tente de me répondre, si je me pose cette question, que mon esprit aussitôt ne me transporte au bord de quelque mer merveilleusement éclairée. Là, les ingrédients sensibles, les éléments (ou les aliments) de l'état d'âme, au sein duquel va germer la pensée la plus générale, la question la plus compréhensive, sont réunis : de la lumière et de l'étendue, du loisir et du rythme, des transparences et de la profondeur ⁸.

AUDISIO, GRENIER et CAMUS partagent avec VALÉRY cette conviction que l'espace méditerranéen fournit à la pensée ces « ingrédients sensibles » sans lesquels elle ne saurait exister. Ils le rencontrent aussi dans une réflexion sur le langage qui s'inscrit dans le prolongement de celle que l'on trouve déjà sous la plume d'Anatole FRANCE et de NIETZSCHE et qui a retenu l'attention de Jacques DERRIDA ⁹. VALÉRY rappelle à son tour que les termes les plus abstraits ont à l'origine une signification très concrète :

Il est connu que toutes nos abstractions ont de telles expériences personnelles et singulières pour origine ; tous les mots de la pensée la

7. *Ibid.*, p. 76-77.

8. Valéry, *Pléiade I*, p. 1093.

9. Jacques Derrida, « La mythologie blanche : la métaphore dans le texte philosophique », *Poétique*, 5, 1971, p. 1-52 ; repris dans *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972, p. 247-324.

plus abstraite sont des mots tirés de l'usage le plus simple, le plus vulgaire, que nous avons débauché pour philosopher avec eux. [...] La notion de *peser* n'est plus présente dans la notion de penser, et la respiration n'est plus suggérée par les termes d'esprit et d'âme ¹⁰.

Ce passage du concret à l'abstrait, s'il est simplement constaté par VALÉRY, est ressenti comme une déperdition par AUDISIO et CAMUS. Le premier, dans un essai qui rend hommage aux gestes de l'artisan, « ce contact avec la matière [qui] nous élève vers une certaine conscience morale ¹¹ », le déplore :

Déjà notre vocabulaire cadavérique montre assez bien la froide image du royaume de l'Abstrait où nous nous précipitons, pour nous être trop écartés des hommes et des objets. Nous ne savons plus nommer les choses par leur nom propre, nous n'avons plus qu'un mot pour dix objets, alors qu'aux dix objets correspondent en vérité dix mots, et nous ne sommes même plus capables de vivre les mots élémentaires et substantiels que nous portons encore presque tous ¹².

CAMUS va plus loin, dans « Le vent à Djémila » où il propose un véritable trajet à rebours de l'abstraction, pour l'un des mots que VALÉRY avait pris pour exemple, le mot esprit. La première phrase de l'essai retourne, en effet, l'incipit du roman *La Colline inspirée* (1913) de Maurice BARRÈS, « Il est des lieux où souffle l'esprit », en « Il est des lieux où meurt l'esprit pour que naisse une vérité qui est sa négation même ¹³ » (p. 23). Or la phrase de BARRÈS formait avec le titre une figure étymologique, « inspiré » et « esprit » dérivant tous deux du latin *spiritus*, mot qui apparaissait deux fois dans l'épigraphe empruntée aux *Confessions* de SAINT AUGUSTIN, auteur auquel CAMUS a consacré son diplôme d'études supérieures, ce qui n'est peut-être pas anodin en l'occurrence. À cette figure étymologique, le titre de CAMUS oppose le rappel que *spiritus* signifie au sens propre le souffle, notamment de l'air, du vent. Au sens propre, la phrase de BARRÈS est donc un pléonasme et la phrase liminaire de l'essai de CAMUS peut aussi se lire comme un commentaire métatextuel du titre qu'il a choisi pour son essai : il faut que meure le sens figuré de *spiritus* pour retrouver son sens propre de « vent ». L'expression « inspirations méditerranéennes » se charge alors d'une dimension tout à fait charnelle et témoigne de l'action que peut exercer la nature méditer-

10. Valéry, *op. cit.*, p. 1093-1094.

11. Gabriel Audisio, « Mains des hommes », *Jeunesse de la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 152.

12. *Ibid.*, p. 155.

13. Albert Camus, « Le vent à Djémila », *Noces* [1939], Paris, Gallimard, « Folio », 1972, p. 23.

ranéenne sur celui qui accepte de renoncer à sa propre individualité pour l'accueillir et se fondre en elle :

Comme le galet verni par les marées, j'étais poli par le vent, usé jusqu'à l'âme. J'étais un peu de cette force selon laquelle je flottais, puis beaucoup, puis elle enfin, confondant les battements de mon sang et les grands coups sonores de ce cœur partout présent de la nature. Le vent me façonnait à l'image de l'ardente nudité qui m'entourait. Et sa fugitive étreinte me donnait, pierre parmi les pierres, la solitude d'une colonne ou d'un olivier dans le ciel d'été ¹⁴.

Si la Méditerranée offre ainsi un contact privilégié avec les éléments, VALÉRY, AUDISIO et CAMUS se rejoignant, par exemple, pour célébrer sur un mode lyrique le plaisir de nager, elle se caractérise aussi par une culture partagée qui instaure entre tous les lieux, qu'elle unit beaucoup plus qu'elle ne les sépare comme y insiste AUDISIO, des « similitudes amies ».

II. « Similitudes amies »

Tel est le titre que Gabriel AUDISIO donne à l'un des essais de *Jeunesse de la Méditerranée*, titre qui condense un véritable leitmotiv de sa trilogie méditerranéenne :

Tout ce que je vois s'équilibre avec ce que j'ai vu, sur les balances d'une accolade horizontale : un tram de Tunis tire sur ses rails un fragment de Toulon, à Naples un débit de jus glacés s'appuie sur un kiosque à boissons de Barcelone, la soupe de poissons de Santa Lucia mijote dans un chaudron à bouillabaisse de l'Estaque, un coup de vent dans le Campidano, c'est la baffagne sur Matifou ¹⁵.

Tout ce que je ressens avec ce que j'ai senti fourmille dans mes tissus : cellules, muqueuses, un peuple de sensations incorporées se réveille à la diane du plaisir, s'y met à courir, à ruisseler quand je hume le vent, quand je bois du soleil, quand je couche avec la mer ¹⁶.

Si AUDISIO met l'accent sur les sensations semblables que procurent tous les lieux méditerranéens, GRENIER, lui, insiste surtout sur la proximité qui existe entre tous ses habitants, tout en exprimant son propre sentiment d'affinité avec ce peuple méditerranéen :

14. *Ibid.*, p. 25.

15. Aujourd'hui Bordj El Bahri.

16. Gabriel Audisio, *Jeunesse de la Méditerranée*, « Ô similitudes amies », *op. cit.*, p. 137.

De Marseille à Constantinople, dans les ports de la Méditerranée, tout un peuple — le même — vit pieds nus sur les quais, le visage brûlé par le soleil et par l'anis, le dos courbé sous les caisses d'orange, la main prête aux gestes de la violence ou de la passion. Le jour, il mène une vie en apparence fiévreuse et en réalité sans objet, la nuit, les ruelles étroites gorgées de maisons louches, d'églises anciennes, et pavoisées de linge sale, prennent un air de fête infiniment attirant pour celui qui se sent avec tous ces êtres qui vivent libres — libres à cause de leur misère — une parenté dont il n'est pas sûr que ceux-ci voudraient ¹⁷.

La villa d'HADRIEN, ce lieu proche de Rome où l'empereur, « après avoir parcouru les provinces soumises à Rome, décida de construire des monuments imités de ceux qu'il avait admirés », devient, sous la plume de Grenier, l'emblème des similitudes chères à AUDISIO :

Et puis, quand lassé de toutes ces colonnes, de ces absides, de ces niches et de ces bassins qui composent la plus imprévue des nécropoles, on regarde autour de soi, cette incohérente richesse orientale s'évapore pour faire place à la pureté du ciel de Rome. La Nature recrée l'unité qu'avait morcelée la curiosité d'un dilettante. [...]

Ces ruines dans le paysage m'ont fait penser à l'Afrique du Nord. C'est ainsi que je la vois, comme le grand bazar de Stamboul qu'ont enrichi et dévasté successivement des générations d'immigrants, de voyageurs et de conquérants. Les tapis les plus somptueux, les verroteries les plus misérables... la noblesse et la mendicité, tous les contrastes..., mais quand même et toujours, un confluent de richesses, un composé de rêves. La villa d'HADRIEN, c'est l'Algérie ¹⁸.

Mais GRENIER ne se contente pas de rapprocher les lieux qui lui procurent des expériences comparables. Il tente aussi de dégager de cette diversité une unité et en arrive à proposer une définition de « l'esprit méditerranéen » :

Une configuration sensible au cœur, voilà ce qui fait l'esprit méditerranéen. L'espace ? C'est la courbe d'une épaule, l'ovale d'un visage. Le temps ? C'est la course d'un jeune homme d'un bout de la plage à l'autre. La lumière découpe les traits et engendre les nombres. Tout concourt à la gloire de l'homme. À sa gloire et à sa perte. S'il a un tel prix, c'est qu'il a pour décor de ses actions, plus loin que le paysage, la mort. L'un ne se comprendrait pas sans l'autre. Un sens aigu, toujours présent,

17. Jean Grenier, *Inspirations méditerranéennes*, « Initiation à la Provence », *op. cit.*, p. 77.

18. *Ibid.*, « La villa d'Hadrien », p. 42.

de son terme donne seul son contour au désir. De ce couple de forces est née une philosophie de la tragédie ¹⁹.

De fait, cette définition se trouve confirmée par les œuvres de VALÉRY, AUDISIO et CAMUS, notamment en ce qui concerne la présence simultanée d'une célébration des joies sensuelles et d'un *memento mori*, aussi récurrent dans les essais de *Noces* que dans ceux de GRENIER, dont l'un est consacré aux épitaphes grecques.

AUDISIO situe, quant à lui, l'origine de cet esprit méditerranéen dans l'amour d'une mer qui réunit au lieu de séparer et dont il fait d'ailleurs « une espèce de continent liquide aux contours solidifiés ²⁰ » :

Il n'y a qu'une Méditerranée, maternelle à tous les siens. Et rien ne m'empêchera d'avoir toujours les yeux du cœur fixés sur le phare le plus émouvant que mes frères aient allumé : le monument que les Génois élevèrent en leur ville *al mare amico*, symbole de la race bleue d'où je suis issu, la mer amie, notre amie. Notre Mère la Mer, aux pieds de qui je prononce mon credo : si la France est ma nation, si Marseille est ma cité, — ma patrie, c'est la mer, la Méditerranée, de bout en bout ²¹.

Si les « similitudes amies » relient tous les points de l'espace méditerranéen, elles peuvent aussi rapprocher toutes les civilisations qui s'y sont croisées ou succédé.

III. « Mortel vivant »

L'omniprésence des traces du passé constitue, en effet, une autre caractéristique de l'espace méditerranéen que l'on retrouve dans les essais d'AUDISIO, GRENIER et CAMUS et, pour tous trois, ces traces doivent nourrir le présent. D'où, par exemple, la défiance d'AUDISIO envers tout « hymne à la majesté des ruines ²² » et sa prédilection pour celles qui sont restées dans le mouvement de la vie :

Les ruines, ce que je leur demande, c'est d'avoir le goût d'une substance qui vit encore, le visage en couleurs d'un être contemporain, et non pas la face blême des fantômes. Je voudrais qu'on tînt pour vif tout ce que nous croyons mort ²³.

19. *Ibid.*, « Initiation à la Provence », p. 78.

20. Gabriel Audisio, *Jeunesse de la Méditerranée*, « Patrie Méditerranée », *op. cit.*, p. 14.

21. *Ibid.*, p. 21-22.

22. Gabriel Audisio, *Sel de la mer (Jeunesse de la Méditerranée II)*, Paris, Gallimard, 1936, p. 28.

23. *Ibid.*, p. 28-29.

Gabès est pour AUDISIO le lieu par excellence où les vestiges antiques ont pu rester vivants grâce à leur réemploi : « ces portes dont les linteaux sont des gradins d'amphithéâtre, ces murs dont l'appareil de pisé repose sur des bases romaines, et ce fondouk où la longe des bourricots s'enroule à des abaqes, à des volutes gigantesques²⁴ ». À la fin des pages qu'il lui consacre, AUDISIO dégage un véritable emblème, qui renvoie d'ailleurs au titre de cette section : « Mortel vivant ou le chapiteau de Gabès » :

Sur un chapiteau corinthien de Gabès, repris dans la chaux d'une maison arabe, plus émouvant que s'il gisait, et qui me touche davantage qu'un portique resté debout dans l'orgueilleuse solitude de Suffétula, j'ai vu cette leçon inscrite : il a vécu avec le monde pendant que le monde vivait²⁵.

AUDISIO en fait aussi l'emblème de la seule forme de survie à laquelle il aspire en tant qu'écrivain :

Il me suffit de rêver que dix mots de moi reparaitront dans deux mille ans parmi les phrases d'un autre : ils y seront comme les acanthes du chapiteau corinthien, dans la palmeraie de Gabès, ils y seront d'anciens mortels vivant encore avec la vie de ce temps futur, et moi, dans la nuit de ma mort, quelque part, avec eux ignoré, je survivrai²⁶.

CAMUS célèbre, quant à lui, une autre forme de retour à la vie des ruines, qui ne vient plus de leur réemploi dans des constructions humaines mais de leur retour à la nature :

Dans ce mariage des ruines et du printemps, les ruines sont redevenues pierres et, perdant le poli imposé par l'homme, sont rentrées dans la nature. Pour le retour de ces filles prodigues, la nature a prodigué les fleurs. Entre les dalles du forum, l'héliotrope pousse sa tête ronde et blanche, et les géraniums rouges versent leur sang sur ce qui fut maisons, temples et places publiques. Comme ces hommes que beaucoup de science ramène à Dieu, beaucoup d'années ont ramené les ruines à la maison de leur mère. Aujourd'hui enfin, leur passé les quitte, et rien ne les distrait de cette force profonde qui les ramène au centre des choses qui tombent²⁷.

Ce retour à la vie ne concerne pas seulement les vestiges archéologiques mais aussi l'héritage littéraire et mythologique. D'où l'accueil enthousiaste qu'AUDISIO réserve aux travaux de Victor BÉRARD :

24. *Ibid.*, p. 29.

25. *Ibid.*, p. 44.

26. *Ibid.*, p. 45.

27. Albert Camus, « Noces à Tipasa », *Noces, op. cit.*, p. 13.

Jamais je n'exprimerai assez ma gratitude pour Victor BÉRARD. Ses ouvrages ne sont plus des théories pour moi : ils opèrent un miracle de jouvence sur une des plus vieilles existences du monde, ils rendent enfin aux générations d'aujourd'hui « un Homère qui parle comme un homme et non comme un livre »²⁸. Analogies, similitudes et comparaisons : tout ce que j'ai cherché. [...] C'est ainsi qu'il faut vivre le passé : comparaison devient raison²⁹.

AUDISIO se sent d'autant plus proche de BÉRARD que lui-même est depuis longtemps hanté par la figure d'ULYSSE, comme il l'avoue sans détour en ouverture de l'ouvrage qu'il lui consacre :

Le thème d'ULYSSE orchestre ma vie. C'est un alcool dont je me soulerai, même s'il doit paraître sans degré à tout autre que moi, même s'il faut me résoudre à l'ivresse solitaire. La figure, l'être, le mythe d'ULYSSE n'ont jamais cessé de me hanter, m'habitent de plus en plus, s'emparent de mon intérieur, me dépossèdent en me possédant, me rendent à ma vérité après m'avoir arraché à mes apparences. Sans eux, quel fantôme sans os serais-je ? Privé de ce songe, quelle serait ma réalité ?³⁰

Ce faisant, AUDISIO adopte à l'égard du mythe la seule attitude qui vaille selon CAMUS :

Les mythes n'ont pas de vie par eux-mêmes. Ils attendent que nous les incarnions. Qu'un seul homme au monde réponde à leur appel, et ils nous offrent leur sève intacte³¹.

On pense bien sûr au *Mythe de Sisyphe* mais aussi aux essais de *L'Été*, et notamment à « L'Exil d'Hélène » dans lequel CAMUS célèbre déjà la « pensée de midi » qui donne son titre à la dernière partie de *L'Homme révolté*. ULYSSE en est une figure : « ULYSSE peut choisir chez CALYPSO entre l'immortalité et la terre de la patrie. Il choisit la terre, et la mort avec elle³² ».

Ce choix qui caractérise la pensée de midi selon CAMUS était déjà celui auquel appelaient les vers de PINDARE que VALÉRY avait choisis

28. Cf. Victor Bérard, *La Résurrection d'Homère, tome 2 : Le drame épique*, Paris, Grasset, 1930, p. 168 : « C'est ainsi qu'il faut traduire, je crois, les épithètes homériques : en ces matières, on peut, non pas trouver l'exactitude et la vérité, mais chercher des précisions et des vraisemblances, pour rendre aux générations d'aujourd'hui un Homère qui parle comme un homme et non comme un livre [...] ».

29. Gabriel Audisio, *Jeunesse de la Méditerranée*, « En chair et en os », *op. cit.*, p. 146.

30. Gabriel Audisio, *Ulysse ou l'intelligence*, Paris, Gallimard, 1945, p. 9.

31. Albert Camus, *L'Été*, « Prométhée aux Enfers », *op. cit.*, p. 123.

32. *Ibid.*, « L'Exil d'Hélène », p. 139.

pour épigraphe de son *Cimetière marin* et que CAMUS a repris ³³
comme épigraphe de son *Mythe de Sisyphe* :

Μή, φίλα ψυχά, βίον θάνατον
σπεῦδε, τὰν δ' ἔμπρακτον ἄντλει μαχανάν ³⁴.

Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle,
mais épuise le champ du possible ³⁵.

Sylvie BALLESTRA-PUECH

Professeur de littérature comparée, Université de Nice-Sophia Antipolis
Centre Transdisciplinaire d'Épistémologie de la Littérature (CTEL)

33. Sur la fortune de ces vers, voir Michel Briand, « “Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle...” Sur les avatars de Pindare, *Pythique III*, 61-62, des scholiastes anciens à Saint-John Perse, Paul Valéry, Albert Camus, et à l'entour », *Rursus-Spicae* [En ligne], 6 2011, URL : <http://journals.openedition.org/rursus/468> ; DOI : 10.4000/rursus.468

34. Pindare, *Troisième Pythique*, v. 109-110. Valéry a fait figurer les vers grecs, sans traduction, dans l'épigraphe du *Cimetière marin*.

35. Traduction d'Aimé Puech (Paris, Les Belles Lettres, 1922) que Camus a choisie pour son épigraphe du *Mythe de Sisyphe*. Comme on l'a remarqué, cette traduction est très valéryenne et confère aux vers de Pindare une portée qui excède celle de leur sens littéral. Michel Briand propose, « en point d'orgue discret » à son article (note 98), cette traduction plus exacte : « Non, chère âme, la vie éternelle, / ne la cherche pas ; puise plutôt l'art que tu peux accomplir. »